

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN \$2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - - Quinze francs
SIX MOIS 1.00	TEL. BELL MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



BONNE ANNÉE !

SOMMAIRE :

La Canadienne (poésie) Jules-Mario Lanos
 Deux Lettres..... Danielle Aubry
 La Peinture Canadienne..... Léon Lorrain
 Nos Mor..... Françoise
 Si l'on voulait..... Adèle Bibaud
 Le Poète de l' "Habitant" (suite), P. Lorrain
 Mon ami Meurtier.... François Coppée
 Feuilleton (fin)..... Marie Duclos de Méru
 Notes sur la Mode..... Cigarette
 Recettes faciles.....
 Concours de Popularité.....





Wilson's Invalids' Port

Le Dr Walter H. Moorhouse, doyen de la Faculté de Médecine de l'Université Western, Londres, dit :

" C'est une chose importante quand le médecin peut recommander en toute confiance, comme remède, un certain vin qui a au plus haut degré, comme le

Wilson's Invalid's Port

(Vin Quinquina de Wilson pour Invalides.)
tous les effets toniques et fortifiants du bon vin pur, mêlé de Quinquina, un de nos meilleurs toniques.

Tous les
Pharmaciens
et
Partout

Revue Hebdomadaire VONT PARAITRE DANS LA REVUE HEBDOMADAIRE

On sait que MM. Jules Lemaitre, Houssaye, Vandal, Masson, de l'Académie française, et M. le général Bonnal feront, à la Société des Conférences, cet hiver, une série de conférences qui seront le principal événement littéraire de l'année. En annonçant qu'elle s'est assurée le droit exclusif de publier "in extenso" ces conférences, la "Revue hebdomadaire" fait connaître les auteurs chargés de ses principales rubriques depuis le 1er novembre 1907: MM. Hanotiaux, de l'Académie française, "la politique étrangère"; E. Rod, "le mouvement des idées"; Bordeaux, "la vie au théâtre"; Funck-Brentano, "A travers l'histoire"; Le Goffic, "la poésie"; Péladan, "les beaux-arts"; Paul Adam, Lionnet, Chantavoine.

Rappelons que la "Revue hebdomadaire" a un supplément illustré, broché à part, dont les douze pages d'actualités photographiques tirées sur papier couché illustrent par l'image l'histoire de la semaine. L'abonnement de trois mois: 5 fr. 75; un an: 20 francs.

Librairie Plon, 8, rue Garancière, Paris.

Le vrai soleil est dans nos cœurs.
L'autre ne donne la joie à nos yeux qu'avec la permission du premier. — L. Depret.

Ah! la puissance d'aimer est trop grande, elle l'est trop dans les âmes ardentes car combien en sont dignes. — Mme de Staël.

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE
441 STE-CATHERINE OUEST
PHONE UP 1068

FLEURS FRAICHES

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

409 rue Sainte-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949



Nos dents sont très belles, naturelles, garanties. INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (incorporé), 162 rue Saint-Denis, Montréal.

Théâtre National

M. P. CAZENEUVE, directeur.

Coin des rues Ste-Catherine et Beaudry
Tél. Bell Est 1736
Marchands 520

SEMAINE DU 6 JANV.

Madame Sans Gene

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

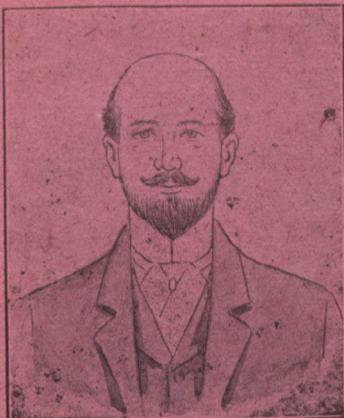
MAISON FONDÉE EN 1860

Prof. LAVOIE, PERRUQUIER

Perruques et Toupets pour dames et messieurs, une spécialité. Cheveux teints de toutes les couleurs. Perruques, Pompadours et tout article en fait de cheveux dans les dernières nouveautés.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels, ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres. Grandes nouveautés et importations de Paris, Londres et New-York, en fait de Colliers en acier et en perles, dernières et hautes nouveautés. Peignes et autres Ornaments véritablement artistiques pour la chevelure.

Assortiment au grand complet pour les Fêtes. Une visite est sollicitée.



AVANT



APRES

8 Rue Notre-Dame Ouest, autrefois No. 1656 N. Dame

Coin de Cote Saint-Lambert,

MONTREAL

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT

UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL. MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



La Canadienne

Je lève mon verre à ta Canadienne !
Qu'elle vive aux bois, qu'elle vive aux champs,
Qu'elle ait des atours de soie ou d'indienne,
En dot un gros sac d'écus trébuchants
Ou, seuls, ses yeux noirs et ses deux mains blanches,
Ses pieds tout petits et ses grasses hanches,
Devant les femmes de chez nous
Tous les gars tombent à genoux.



Par les soins constants de la bonne fée
L'armoire s'emplit de bas et de draps ;
La maison entière est bien étoffée ;
Dans la basse-cour les poulets sont gras,
Jamais il ne manque un pain dans la huche
Ou de bière douce au fond de la cruche ;
Devant les femmes de chez nous
Les maris tombent à genoux.



Elle ne fait point peur à la cicogne
En quête d'un nid, pour les orphelins
Elle a des jupons de mère Gigogne,
Pour le malheureux, des gestes câlins,
Et, qu'il soit blanc, noir, indien ou mulâtre,
Une chaise à table, une place à l'âtre ;
Devant les femmes de chez nous
Tous les gueux tombent à genoux.

Quand les débardeurs chantent après boire,
Ou, dans leurs discours jurent, égrillards,
Par Dieu, le calice et le Saint-Ciboire,
Son regard, posé sur les plus gaillards,
Calme les courroux et, sans indulgence,
Fait flamber aux fronts les feux de vengeance ;
Devant les femmes de chez nous
Les saintes tombent à genoux



Jelunes, vendredis et fêtes chômées,
Quand revient la dime et le pain bénit,
Les dates de deuil, les dates aimées,
Si le bœuf est pû, le dogue au chenil :
Elle a l'œil à tout et souffle la flamme,
Que chauffe le corps et qui guide l'âme ;
Devant les femmes de chez nous
Les anges tombent à genoux.



Je lève mon verre à la Canadienne :
Aux foyers des champs, des bourgs et des bois
Dont tu fus la douce et sainte gardienne,
La gloire et l'honneur, je me lève et bois !
Et, puisse le Ciel, ô nos sœurs, nos mères,
Eloigner de vous les coupes amères !
Quand jamais je tombe à genoux,
C'est pour les femmes de chez nous.

Jules-Mario Lanos.





DEUX LETTRES

Vancouver, 11 nov.

Ma chère Aline,

Non, non ! Ne m'en voulez pas, ne me grondez pas, et surtout, ne me punissez pas en me privant de vos chères lettres quand il m'arrive d'être en retard.

C'est votre vocation d'être bonne, ma mie, inlassablement bonne, et je ne vous permettrai pas d'y faillir.

Ceci décréte, j'avoue, bien volontiers que je suis un grand paresseux, et j'ai ajouté pour me faire pardonner, que je vous aime beaucoup plus et beaucoup mieux que je ne sais le dire.

Votre grand paresseux a tout de même une vie très occupée.

Ma situation s'améliore, de nouvelles causes m'arrivent tous les jours, et mon bureau naguère si désert, est souvent trop petit pour contenir les clients qui s'y rencontrent aux heures de consultations.

Cela veut dire, ma chérie, que nous avançons à grands pas vers le bonheur, et que tout allant bien, je pourrai aller vous chercher là-bas pour vous ramener "chez nous", un peu avant l'année fixée comme limite de notre séparation.

Après cela, ayez la dureté de m'accuser de paresse quand je fais de si belle besogne !

Oui, j'ai beaucoup de connaissances, et des amis aussi. C'est même chez l'un d'eux que j'ai fait la connaissance de votre amie Marguerite. Je la vois souvent et nous parlons de vous. Son père, qui est un des hommes riches et influents de la ville, me témoigne une confiance qui a considérablement aidé à mon avancement.

Si je répondais ce soir à toutes vos questions, chère petite curieuse, je manquerais le courrier. Il y en a une, pourtant qui ne doit pas attendre : je persiste à croire qu'il vaut mieux ne pas parler maintenant de nos fiançailles. Gardons en-

core un peu notre cher secret pour nous seuls.

Ecrivez souvent, chérie, sans attendre mes lettres. J'ai tant besoin des vôtres ! Soyez bonne !

Tout à vous.

Philippe.

Aline, toute seule dans le salon que l'ombre du soir envahit, voit tout juste assez pour lire une dernière fois cette lettre de son fiancé, reçue..... quand donc ? Cela lui semble des siècles !

Il lui est bien venu, depuis, trois ou quatre cartes postales avec des "souvenirs affectueux" ou "bonnes amitiés", mais ces banalités remplissent mal cinq longues semaines ! Enfin ! Ce soir, elle ne sera pas déçue : il est impossible que Philippe ne lui écrive pas pour cette veille de Noël, anniversaire de leurs fiançailles.

Et le doux souvenir évoqué met dans les jolis yeux une lueur très douce et la tristesse un peu inquiète se fond dans une grande tendresse confiante qui, d'ailleurs, ne l'a jamais quittée.

Elle s'est promise à lui avec une foi si aimante, il est si bien pour elle le résumé de ce qui est bon et beau dans la vie !

Le timbre de la porte la fait tressaillir. On lui apporte une lettre.... hélas ! pas de lui !

Vancouver, 19 déc.

Ma petite Linette,

Sais-tu que je m'apprête à désemparer à mon futur Seigneur ? Mais non, puisque tu ne te doutes pas que Seigneur il y a !

Mais bah ! il ne l'est pas encore, et tu es discrète, et puis mon bonheur m'étoufferait si je ne te le confiais pas, comme autrefois mes gros chagrins au couvent.

Je suis fiancée, ma Linette, et... non, je ne les trouverai pas les mots qui te feraient comprendre comme nous nous aimons Philippe et moi,

car c'est lui, et tu seras contente puisque tu as de l'amitié pour nous deux ?

C'est en parlant de toi que nous avons commencé de nous entendre ; je te dois donc un peu de mon grand bonheur, et je ne puis vraiment pas attendre sa permission pour t'en remercier..

Il a des raisons, dit-il de retarder l'annonce de notre mariage, mais ces raisons n'ont que faire avec toi, et tu es la plus discrète des amies ! Ce ne sera, d'ailleurs, pas un secret long à garder puisque nous nous marierons après Pâques. Et ce sera si bon de recueillir ta sympathie aimante avant celle de tout le monde !

Bonsoir ma Linette, quand me diras-tu à ton tour, que ton cœur est dans la lumière, comme le mien, ce soir ?

Ecris vite ! Je t'embrasse tendrement.

Marguerite.

Dieu ! elle a mal lu ! Ce n'est pas possible cela ! Philippe, il est à elle, à elle qui l'aime, à qui il a tant dit aussi qu'elle était son aimée !

Elle reprend la lettre, elle en répète vingt fois un mot, une ligne, cherchant en vain dans le chaos ou elles se perdent, ses pensées disparues, et ne retrouvant que l'impression angoissante d'un mal horrible et d'un indicible outrage !

Elle ne voit plus rien, ni autour d'elle, ni en elle, son cœur, sa pensée, tout se perd dans la nuit ou elle pleure toute seule.

Danielle Aubry

Tous les moralistes ont signalé cette loi mélancolique de notre nature : ce que nous pardonnons le moins aux autres, ce sont nos torts envers eux, surtout quand ces torts ne sont pas très nets et que nous les sentons plutôt que nous ne les reconnaissons.—Paul Bourget.

Les gens faibles sont les troupes légères de l'armée des méchants ; ils font plus de mal que l'armée même ; ils infestent et ils ravagent.—Chamfort.

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.—La Rochefoucauld.

La Peinture Canadienne

M. Suzor-Côté (1) tient chez Scott & Sons, rue Notre-Dame, une exposition de ses œuvres

UN Salon est une foire bigarrée où les yeux, déroutés par la profusion des couleurs et les cent "manières" différentes des exposants, cherchent, pour s'y poser et s'y reposer, un honnête tableau. Une exposition particulière a un cachet d'intimité : l'aimable sans-gêne d'un atelier, le charme d'un intérieur ; mais, chez les peintres médiocres, elle devient bientôt monotone, soit à cause de l'uniformité d'un procédé appliqué à tous les genres de composition, soit à cause de la répétition d'un coloris invariable à une nuance près.

L'assemblage des toiles, nombreuses et variées, de M. Suzor-Côté, ne choque pas la vue et, bien que sa façon de rendre une œuvre varie sensiblement avec chaque sujet qu'il peint, il a toujours une grande sincérité dans la reproduction de la nature, de la franchise dans la couleur, bref ! c'est un peintre probe — et ce n'est pas là un mince éloge, en ce siècle de symbolisme et d'impressionisme à outrance ! Qu'on me permette d'effleurer le procédé de ces pseudo-artistes qui veulent suppléer à la faiblesse du talent, une exagération anti-esthétique, une espèce de caricature de l'art — procédé d'autant plus dangereux que, à notre époque de snobisme et d'abaissement du goût, l'incohérence est fort prisée, et que le succès engage à la récurrence. Si vous avez quelque peu fréquenté chez les rapins, ne vous êtes-vous jamais étonné devant un ciel invraisemblable?... Avez-vous fait part à son au-

teur de votre étonnement, il vous a juré ses grands dieux qu'il l'avait vu ainsi. Un rapin "avancé" peinturiera, un de ces matins, le merle blanc, et si de braves gens s'avisent de ne pas trouver naturel le tableau, tant pis pour eux : c'est qu'ils n'auront jamais vu le merle blanc.

Je suis d'autant plus à l'aise pour faire ici cette digression, que M. Suzor-Côté se passe de tels expédients : son talent convenablement mûri et sa connaissance du métier le dispensent d'avoir recours à ces procédés ; et puis, je le répète, c'est un disciple de la probité de l'Art...

— Quel est le tableau que tu aimes le mieux ? demandait, l'autre jour, un monsieur à sa petite fille.

— Celui-ci, dit, sans hésiter, la fillette.

— Pourquoi celui-là ?

— Parce qu'il y a un sapin.

"La vérité sort toujours de la bouche des enfants", dit-on couramment, et la raison de cette préférence m'a semblé le prototype du jugement populaire. C'est puéril, sans doute, mais le bourgeois — le client — aimera, et je l'en approuve, ce qui lui rappelle une scène vue ou, mieux encore, un paysage qu'il apercevrait sans surprise, au cours d'un voyage. L'extraordinaire, dans l'art comme ailleurs, n'a jamais charmé que le snob, et le prestige de l'invraisemblance tombe en même temps que l'étonnement, sentiment de plus en plus fugace. Il n'y a que le vrai qui puisse plaire à tous, et dont la faveur — on en peut juger par les œuvres qui ont survécu au temps et aux modes — offre une sécurité de durée.

M. Suzor-Côté sait donner à ses

toiles un jour véritable, l'illusion de la vie, cette uniformité qu'offre la nature, une en soi, bien qu'innombrable en ses combinaisons ; il leur communique les qualités précieuses dont l'ensemble constitue ce que l'argot d'atelier appelle excellemment une "atmosphère".

Il sied de parler tout d'abord de l'œuvre maîtresse : "la Première rencontre de Jacques-Cartier avec les Indiens de Stadaconé, en 1534", (le catalogue porte 1535), beau panneau décoratif, excellente reconstitution du premier événement de notre histoire. Cartier, bien campé, au premier plan, au centre, flanqué de son lieutenant de Pontbriand et de quelques hallebardiers, s'avance, la main tendue, vers les sauvages. Ceux-ci, ébahis et soupçonneux, accroupis comme à l'affût, à l'orée de la forêt, le regardent venir. La lumière filtrant par les échancrures du feuillage, met sur le bronze de leurs tors nus, des taches lumineuses. Cet effet, qui est fort joli, a servi de nouveau, et avec un égal bonheur, dans un autre tableau, le "coureur des bois". A l'arrière-plan, on distingue, dans le brouillard montant du fleuve, des hommes d'équipage qui atterrisent et, plus loin, les trois caravelles. Cette grande toile, minutieusement soignée dans ses détails, est, dans son ensemble, imposante. Voici ce qu'en dit, dans la "Revue hebdomadaire", M. Péladan, l'un des esthètes les plus écoutés à Paris : "Quoique la peinture d'histoire soit un prétexte à ne rien mettre, j'entends rien de fort et de vif, dans un cadre, je signalerai, pour des qualités appréciables, le "Jacques-Cartier" débarquant là où plus tard s'élèvera Québec." C'est bref. — C'est pâle ! penserez-vous peut-être. Cette appréciation sèche du "Sabreur" vaut pourtant autre chose que les éloges hyperboliques de nos "gazettes" qui exhument, à propos de bottes, leurs clichés de superlatifs les plus absolus. Et puis, si vous voulez bien vous donner la peine de songer à ceux qui, avant M. Suzor-Côté, ont fait de la peinture historique, vous constaterez quelle place Péladan donne à l'artis-

(1) M. A. Suzor-Côté a obtenu, en 1901, au "Salon des Artistes Français." une mention honorable, et, cette même année, le gouvernement français le faisait officier de l'Académie des Beaux-Arts.

te canadien, en l'élevant au-dessus de ceux-là.

Le "Pêcheur normand", bien que d'une composition peu originale, est remarquable par la correction de la facture: sur un fond de galets et de mer, où les voiles des bateaux de pêche battent dans un ciel sanglant, se détache le dur profil d'un Normand résigné et têtu — tête d'une très bonne expression. Dans les "Côteaux de Cernay sous la neige", le peintre a brossé de la neige si "nature" qu'elle semble, sous le firmament bas et éteint rayonner de sa propre lumière. Ce ciel d'hiver se retrouve dans le "Cernay sous la neige": le village est groupé au fond d'une plaine enneigée. Très bonne perspective. La "Vieille Bretonne au chapelet" et la "Bretonne en prière" sont deux jolis intérieurs de chapelle, où les jeux de la lumière, tamisée par des verrières, sont rendus avec une rare perfection. La "Baie de Morgat" est l'une des meilleures marines que j'aie vues. Les vagues sont nuancées avec une rigoureuse exactitude, et le sable d'une grève escarpée qu'on aperçoit, au fond, a bien cette teinte jaune clair des côtes lointaines vues d'un paquebot. La "Mort de Cadieux", mérite une mention spéciale pour le demi-jour du sous-bois, qui donne à l'héroïque moribond, une lividité d'un réalisme saisissant. Dans le "Soir, vallée de l'Ivette", il y a une très intéressante étude de ciel: les teintes orange, mauve, rose, bleue, très adoucies, sont fondues en toutes les nuances, et il traîne encore un reste de lumière, cependant que les ténèbres ont envahi la plaine.

Il y a, à cette exposition, d'autres "ciels" très bien brossés, qui retiennent les visiteurs.

Le "Profil de jeune fille" est trop vivant pour n'être pas un portrait. C'est peut-être le moment de dire que M. Suzor-Côté se préoccupe autant de la ligne que de la couleur, et qu'il réussit non moins bien celle-là que celle-ci. Le défilé des "Trappeurs et coureurs des bois, au clair de lune" est baigné de cette lumière diffuse des nuits d'hiver, et les ombres sur la neige sont très bien marquées.

Nous n'avons pas l'intention de transcrire ici le catalogue, mais nous signalerons encore, pour l'ingéniosité de la composition, la précision de la ligne ou la richesse du coloris: le "Commencement de dégel", le "Déjeuner du célibataire", "l'Expédition contre les Iroquois", "l'Etude pour un portrait de Maisonneuve".

Les quatre murs de la petite salle disparaissent sous les tableaux, entre lesquels pendent de nombreuses études: petits bois, bouts de rues, ports, mesures, arbres, etc., où le peintre a saisi une teinte de feuillage, l'éclat fugitif d'un ciel, le ton riche d'une chose fanée.

...Comme la plupart des artistes, M. Suzor-Côté aspire à devenir autre chose que ce qu'il est si bien: peintre de talent, il rêve d'être sculpteur; et il a, sur une table, entr'autres figurines en plâtre, un Canadien tirant péniblement sur la neige, son lourd traîneau. C'est bien moulé: le buste fort, épaissi encore par le costume de trappeur, a un joli mouvement. Cette scène nationale a passé par le Salon.

Léon Lorrain.

NOS MORTS

UN grand journaliste vient de disparaître dans la personne de l'honorable J.-I. Tarte, que la foule, avec une solennité douloureuse, a suivi, dernièrement, jusqu'au lieu du repos.

D'aucuns célèbreront les qualités de l'homme d'Etat qui sut, aux rênes d'un pouvoir, faire grand et beau. Moi, je m'incline surtout devant le vrai journaliste et le sincère patriote qu'il fut toujours.

Il a tracé dans la carrière qui nous est chère, un lumineux sillon: ce fut un écrivain fécond dont la forme brève, incisive et profonde laisse, derrière elle, un souvenir très vivant.

Il aima sa patrie et sut la faire aimer de ceux qui ne la connaissaient pas, Mlle Elichabe, la gracieuse conférencière de l'Alliance Française, disait que, c'est d'avoir

entendu, à Paris, au Pavillon canadien, lors de l'Exposition Universelle, M. Tarte parler du Canada que le désir de visiter notre pays lui est fortement venu...

Chaque homme, quel qu'il soit, possède en son âme un "coin divin". Le sien, ce fut sa grande charité et son inaltérable bonté de père. Admise dans l'intimité de sa famille, j'ai eu, à chaque instant, l'occasion de le constater.

Combien de pauvres il a soulagés! combien de désespérés par les rudes coups du sort il a encouragés! Et combien lui doivent, aujourd'hui, un avenir assuré contre la misère en même temps que la certitude du pain quotidien.

Ses enfants lui ont rendu l'affection tendre qu'il leur portait. C'est entre leurs bras qu'il est mort, et ce souvenir aura pour eux une douceur qui tempèrera l'amertume de leur tristesse.

Un de nos hommes de lettres les plus connus, Monsieur Napoléon Legendre, s'est endormi dans l'éternité, à Québec, le 16 décembre dernier.

Les dernières années de sa vie ont été condamnées, par la maladie, à une inaction forcée, mais, personne n'a oublié l'apport qu'il a fourni à la littérature de ce pays. Ses œuvres resteront à l'honneur des lettres canadiennes.

Ce fut un prosateur agréable et charmant, un poète doux et facile.

Plus encore, il fut bon père, bon époux et bon citoyen.

Françoise.

Les chapeaux de velours accompagnent les toilettes élégantes, de même que ceux en taffetas et satin. Vous en aurez le choix à Mille-Fleurs, 527 rue Sainte-Catherine Est.

MES DAMES,

Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez

Quenneville & Guérin

PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.

6 pharmacies; 897 St-Antoine, coin Fulford; 1634 St-Laurent, coin Fairmount; 701 Notre-Dame Ouest, coin Versailles; 700 Ste-Catherine Est, coin Visitation; 899 Ontario Est, coin St-Hubert; 1887 Ste-Catherine Est.

SI L'ON VOULAIT

La neige, il neige. Tout me pèse et je sens ma tête tourner au milieu des spirales bleues des Anglais...

Que le temps est long lorsque l'on est clouée sur un sofa de malade, condamnée à une oisiveté complète, ne pouvant même recourir aux délasséments de l'esprit qu'à doses homéopathiques. Pour avoir été imprudente, pour n'avoir pas suivi les ordonnances du médecin, je suis forcée de garder la chambre quinze longs jours encore ; presque une éternité à ne rien faire...

Ma chambre n'est pas triste : elle est gaie et coquette ; mais enfin après en avoir fait le tour comme Xavier de Maistre ; après avoir jeté un regard sur mes meubles vieux temps, à tournure droite et distinguée, muets témoins de presque tous les événements qui se sont passés dans ma vie qu'ils me remettent en mémoire l'un après l'autre, je suis réduite à égrener mélancoliquement les secondes des heures tandis que maintes réminiscences hantent mon esprit ; mais les souvenirs ne peuvent remplir toute la journée : la fumée des feux morts ne saurait rallumer la flamme.

"La seule arme capable de tuer le temps lorsque le temps veut nous tuer, c'est la plume," dit un auteur. Combien Maxime du Camp a raison aussi lorsqu'il s'exprime ainsi en parlant des lettres, "Elles sont les compagnes des bonnes heures et l'amie des heures douloureuses ; autour de celui qui les aime, elles forment un rempart contre les choses éphémères, elles l'enferme dans un cercle dont nulle joie n'est exclue et où les satisfactions médiocres ne peuvent trouver place. Je ne connais pas de fonction plus belle que celle de l'écrivain indépendant et désintéressé. Si à l'amour du travail et de la vérité, il joint un peu de modestie ; s'il a assez étudié l'histoire des nations pour savoir que nulle défaite n'efface la

gloire passée, que nul triomphe n'assure la gloire à venir ; si, dédaigneux des formes transitoires de la politique et vers la liberté ; s'il n'a d'autre ambition que de faire de son mieux, si malgré les déceptions de la vie individuelle et les amertumes de la vie collective, il a reconnu, compris, admiré la grandeur de son temps ; s'il voit au delà du tombeau briller les clartés éternelles ; s'il a cette fortune d'avoir des amis comme ceux que j'ai encore, il devra rendre grâce à la destinée car il aura été heureux."

L'amitié, chère Françoise, n'est-ce pas le pinceau habile qui ensoleille le sombre tableau ? donc, c'est à vous que j'écris. Au renouvellement des ans, il est doux de se rapprocher autant que possible de ceux qui possèdent nos plus vives sympathies, car leur pensée semble apporter un baume aux regrets que nous cause, presque chaque année, la perte d'un parent, d'un ami. Aux affections qui nous restent nous sentons le besoin de dire du fond du cœur : Ah ! vous que j'aime, soyez heureux ! que le nouveau calendrier pour vous ne date que des moments de félicité, de bonheur, que le tintement des heures soit toujours argenté, ne vibrant que pour vous apporter la réalisation de vos rêves les plus chers !

En vous faisant ces souhaits, amie, je voudrais avoir la certitude qu'un pouvoir plus grand que le mien les exaucera. Dieu seul est tout puissant ; cependant il dépend souvent du bon vouloir de l'homme de procurer bien des joies, de sécher bien des pleurs. Si chacun suivait cette sublime maxime de l'Évangile : "Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fit," combien, pour beaucoup, la vie serait adoucie ; celui-là seul qui met en pratique ce beau précepte peut se vanter d'être chrétien.

En lisant, dernièrement les beaux discours, les nobles paroles pronon-

cées aux assemblées de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste, dans le but si honorable d'opérer des réformes rationnelles afin d'améliorer les positions, de protéger ceux qui peinent, je me disais : il y a une souffrance que l'on a omis de mentionner et cette souffrance on pourrait la soulager, que dis-je, on pourrait presque la guérir ; si toutes les dames voulaient se donner la main, en peu de semaines on réussirait.

Nous avons à Montréal l'avantage d'avoir un jeune poète plein de talent. Malheureusement la maladie le retient captif à la maison d'un bout de l'année à l'autre. Donnons-lui le moyen de sortir au dehors, l'hiver comme l'été ; offrons-lui une petite voiture électrique dans laquelle il pourrait aller admirer les beautés incomparables de la nature, respirer en plein air, cotoyer les bords de notre fleuve, rêver sur notre Mont-Royal : voilà ce qui ramènerait à la santé ce pauvre poète, voilà ce qui permettrait enfin à Albert Lozeau de développer son beau talent dans toute sa plénitude. Que de génies, hélas ! ont été empêchés dans leurs aspirations sublimes, faute d'un secours venu en temps ; ils ont disparu sans avoir doté le monde des merveilles qu'ils avaient rêvées. Toujours trop tard, on a compris ce que l'on perdait.

Nous élevons des statues à ceux qui ne sont plus, aidons plutôt les vivants à remplir les destinées que le Souverain Maître leur a marquées, ainsi nous coopérerons aux vues de la Providence. Qu'une dizaine de jolies femmes entreprennent l'œuvre, le succès est assuré.

Françoise, à vous tout particulièrement je m'adresse : soyez le Montalembert de cette cause, avec votre plume habile et généreuse vous gagnerez tous les esprits.

Adèle Bibaud.

(Il serait peu noble à Françoise d'enlever à notre correspondante l'initiative d'un projet aussi beau, aussi dévoué. C'est elle qui l'a pensé, c'est à elle que doit revenir tout le mérite de son exécution. — Note de la rédaction)

Les dieux n'ont fait que deux choses parfaites : La femme et la rose. —Solon.

La haine est le microscope des défauts, l'amour celui des bonnes qualités.—X.

LE POÈTE DE L'“HABITANT”

WILLIAM HENRY DRUMMOND

(Enregistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en l'année mil neuf cent sept, par “Le Journal de Française,”
au bureau du Ministre de l'Agriculture)

(Suite)

Les deux dernières strophes sont absolument exquises.

Et quelle gaie peinture du printemps tirée de l'“Habitant”:

O dat was de place w'en de spring tam she's comin'
W'en snow go away, an' de sky is all blue—
W'en ice lef' de water, an' sun is get hotter
An' back on de medder is sing de glou-glou—

W'en srall sheep, is firs' comin' out on de pasture,
Deir nice leetle tail stickin' up on deir back,
Dey ronne wit' deir moder, an' play wit' each oder
An' jomp all de tam jus' de samm' dey was crack.—

An' ole cow also, she's glad winter is over,
So she kick herse'f up, an' start off on de race
Wit' de two year ole heifer, dat's purty soon lef' her,
W'y ev'ryt'ing crazee all over de place!

An' down on de reever de will' duck is quackin'
Along by the shore leetle san' piper ronne—
De bullfrog he's gr-rompin' an' doré is jompin'
Dey all got deir own way for mak' it de fonne.

But spring's in beeg hurry, an' don't stay long wit' us,
An' firs' t'ing we know, she go off till nex' year,
Den lee commence hummin', for summer is comin'
An' purty soon corn's gettin' ripe on de ear.

Combien amusante et touchante tout à la fois, la rancœur de l'“Habitant” qui a quitté sa vieille maison de “logs” où il a vécu si longtemps heureux avec sa “chérie”, pour aller habiter une grande maison neuve que son gendre, avocat à Trois-Rivières, l'a obligé de construire :

An' den de troub' is begin to show
W'en our daughter poor Caroline
De beeges' fool never seen!
She marry dat lawyer on Trois-Rivières,
Alway come home ev'ry summer sure
Bringin' her familiee,
All right for de chil'ren, I don't min' dem ;
But de husban'! sapree maudit!

I wish I was close n'a ear right off
W'en he talk of our leetle house,
Dough I know w'en familiee's comin' home
Dere is n't moche room for a mouse,
He say: “Riche man lak youse'f can't leev'
On shaintee lak dis below,
W'en t'ousan' dollar will buil' fin' place,
Up on de hill en haut.”

An' he talk about gallerie all aroun'
W'ere we sit on de summer night
Watchin' de star on de sky above
W'ile de moon she was shinin' bright,
Could plant some apple-tree dere, also,
An' flower, an' I dunno w'at,
An' w'en de sun he's begin to rise,
Look at de view we got!

Den he bring 'noder feller from Trois-Rivières,
An' show w'at he call de plan
For makin' dem house on de w'ole contree—
Mon Dieu! how I hate dat man!
'Cos he's talkin' away nearly all de tam
Lak trotter upon de race—
Wall! after a w'ile we mak' our min'
For havin' dat nice new place.

So dey go ahead, an' me let dem go,
But stuff dey was t'row away ;
I'm watchin' for dat, an' I save mese'f
Mebbe twenty-five cents a day,
For you're surely cheat if you don't tak' care,
Gery offen we fin' dat 's true,
We're geevin' it nam' Bellevue.

O! yaas, I know we enjoy ourse'f,
W'en our frien' dey was comin' noun'
An' say “Dat's very fine place you got ;
Dere's not'ing upon de town,
Or anyw'ere else for honder mile
Dis house Bellevue can touch,
An' den let de horse eat de garden fence,
Non! we don't enjoy dat so moche.

An' of course we can't say not'ing at all
For it 'is not correc't'ing you know—
But “Never min' dat, an' please come again,
I 'm sorry you got to go.”
Baptême! w'en I 'm seem' beeg feller bus'
Our two dollar easy chair—
Can't help it at all, I got to go
Down on de cellar an' swear!

An' w'ere did we leev' an dat belle maison?
Wan room an' de kitchen, dat's all
An' plaintée too for de man an' wife!
An' you 'member the tam I fall
Off on de gallerie wan dark night,
I los' mese'f tryin' fin'
De winter dere on de grande parloir,
For closin' it up de blin'?

An' all de tam de poor leetle house
Is down on de road below,
I t'ink she was jealous dat fine new place

Up on de hill en haut,
For Oû she look lonesome by herse'f
De winder all broke an' gone—
No smoke on de chimley comin' out
No frien' stannin' dere — not wan.

You 'member too, m'en de fever come,
An' ketch us wan winter day?
W'at he call de shantee, our son-in-law,
Dat 's w'ere dey pass away
Xavier, Zoë, an' Euchariste,
Our chil'ren wan, two, t'ree—
I offen t'ink of de room dey die,
An' I can't help cryin' — me.

So we 'll go on de ole house once again,
Long enough we been fool lak dis,
Never min' w'at dey say bimeby, ma chère,
But geev' me de leetle kiss,
Let dem stay on dat fine new place up dere,
Our daughter an' son-in-law,
Fot to-morsow soon as de sun will rise.
We 're goin' back home — Hooraw!

Il y a là un mélange d'émotion et d'humour absolument inimitable. Mais il faudrait tout citer.

Le médecin de campagne est, lui aussi, cher à Drummond. Dans chacun de ses livres, il lui a consacré un morceau.

L'humble praticien n'est pas une figure bien poétique, cependant il inspire le poète de l'"Habitant" et d'autres encore parmi lesquels, James Whitcomb Riley, qui, de tous les émules de Drummond, est celui qui lui ressemble le plus.

C'est que le médecin de campagne, si terre à terre qu'il soit, a aussi dans l'âme sa petite fleur bleue : la charité! A ce point de vue, il pourrait souvent en remonter aux "princes de la science". Lui, opère d'abord ; ensuite, il paye les remèdes de sa maigre bourse puis... si le client est trop pauvre, il passe un trait de plume sur le compte en se jurant qu'on ne l'y reprendra plus.

Et on l'y reprend toujours.

Voici la peinture que nous fait James Whitcomb Riley de son légendaire Doc. Sifers :

'Cept—Keepin's books. He never set down no accounts.—He hates,
The worst of all, collective debts—the worst the more he waits.—
I've knowed hfm, when at last he had to dun a man to ent
By makin' him a loan—and mad he had n't more to lend.

When Pence's Drug Store ust to be in full blast, they wuz some.
Doc's patients got things frekantly there, charged to him, I gum!—
Doc run a bill there, don't you k'now, and allus when he squared,
He never questioned nothin',—so he had his feelin's spared.

Now sich as thao, I hold and claim, haïn't acusable—it's not
Perfessionnal!—it's jes a shame' at Doc hisse'f haint got
No better business-sense! that's why lots 'd respect him more
And not give him the clean go by fer ather doctors. Shore!

Et voilà ce que nous dit Drummond du Vieux Docteur Fiset de Saint-Anicet, et de son cheval "Faubourg".

Ole Docteur Fiset of Saint-Anicet,
Sapré tonnerre! he was leev long tam!

I 'm sure he 's got ninety year or so,
Beat all on de Parish 'cept Pierre Courteau,
An' day affer day he work all de sam'.

Dat house on de hill, you can see it still,
She's sam' place he buil' de firs' tam' he come,
Behin' it dere 's one leetle small jardin,
Got plaintee de bes' tabac canayen,
Wit' fameuse apule an' beeg bleue plunr.

An' dey're all right dere, for de small boy's scare,
No matter de apple look nice an' red,
For de small boy know if he's stealin' some
Den Docteur Fiset en dark night he come,
An' cut leetle feller right off hees head!

But w'en day was rap, an' tak' off de cap,
M'sieu' le Docteur he will say "Entrez",
Den all de boy pass on jardin behin'
W'ere dey eat mos' ev'ryt'ing good dey fin',
Till dey can't go on school nearly two, t'ree day.

But Docteur Fiset, not moche fonne he get,
Drivin' all over de whole contree,
If de road she's bad, if de road she's good,
W'en ev'ryt'ing's drown on de Spring-tam flood,
An' workin' for not'ing half tam' melbe!

Let her rain or snow, all he want to know,
Is jus' if anywan's feelin' sick,
For Docteur Fiset's de old fashion kin'
Doin' good was de only t'ing on hees min'
So he got no use for de politique.

An' he's careful too, 'ccs firs' t'ing he do,
For fear dere was danger some fever case,
Is tak' w'en he's come leetle w'isky chaud,
Den 'noder wan too jus' before he go,
He-s se scare carry fever aroun' de place!

On nice summer day w'en we're makin' hay,
Dere 's not'ing more pleasant for us I'm sure,
Dan see de ole man come joggin' along,
Alway singin' some leetle song,
An' hear heem say: "Tiens, mes amis, bonjour!"

An' w'en de cole rain was commence again
An' we're sitin' at home on some warm cornerre,
If we hear de buggy an' see de light
Tearin' along t'roo de black, black night,
We know right off dat's de ole Docteur!

An' he 's smart horse sure, w'at he call "Faubourg",
Ev'ry place on de Parish he know dem all,
An' you ought to see de nice way he go
For fear he 's upsettin' upon de snow,
W'en ole man's asleep on de cariole!

I 'member w'en poor Hornidas Couture,
Get sick on hees place twenty mile away
An' hees boy Ovide he was come "Raquette",
W'at ycu call "Snowshoe", for Docteur Fiset,
An' Docteur he start wit' hees horse an' sleigh.

All de night before, de beeg storm she roar,
An' mos' of de day it's de sam' also,
De drif' was pillin' up ten feet high,
You can't see not'ing dis side de sky,
Not'ing but wan avalanche of snow.

I 'm hearin' de bell w'en I go on de well
 For water de cattle on barn close by,
 But I only ketch sight of hees cheval blanc
 An' hees coonskin coat wit' de capuchon
 An' de storm tak' heem off, jus' de sam' he fly.

Mus' be le Bon Dieu dat is help him t'noo,
 Ole Docteur Fiset an' hees horse "Faubourg",
 'Twas somet'ing for splain-me, wall I don't care,
 But somehom or 'noder he's gettin' dere,
 An' save de life Hormidas Couture.

But it 's sam' alway; lak' dat ev'ry day,
 He never was spare hese'f pour nous autres,
 He don't mak' moche monee, Docteur Fiset,
 An' offen de only t'ing he was get
 Is de prayer of poor man, an' wan bag of oat.

Wall! Docteur Fiset of Saint Anicet,
 He is not dead yet! an' I 'm purty sure,
 If you're passin' dat place about ten year more
 You will see heem go roun' lak' he go before,
 Wit' de ole cariole an' hees horse "Faubourg"!

Drummond aimait les enfants. Il les a peints sou-
 vent avec bonheur. Non pas les enfants sophistiques
 des riches, mais les joyeux galopins de la campagne,
 les bons petits drôles, tout barbouillés, qui courent
 nu-pieds dans la poussière du chemin, et poussent vi-
 goureux et sains comme la fleur des champs.

Et comme si l'aube et le couchant de la vie se mé-
 laient pour lui dans la même inspiration, il les a
 presque toujours associés à des vieillards, les bons
 grands-pères.

De cette association de l'avenir qui croit et du pas-
 sé qui peu à peu s'efface, il a tiré quelques-uns de ses
 meilleurs poèmes.

You bad leetle boy, not moche you care
 How busy you're kipin' your poor gran'père,
 Tryin' to stop you ev'ry day,
 Chasin' de hen aroun' de hay—
 W'y don't you geev' dem a chance to lay?
 Leetle Bateese!

Off on de fiel' you foller de plough
 Den w'en you're tire you scare de cow,
 Sickin' de dog till dey jomp de wall
 So de milk ain't good for not'ing at all —
 an' you're anly five an' a half dis fall,
 Leetle Bateese!

Too sleepy for sayin' de prayer to-night?
 Never min' I s'pose it 'll be all right,
 Say dem to-morrow—ah! dere he go!
 Fas' asleep in a minute or so —
 An' he 'll stay lak' dat till de rooster crow,
 Leetle Bateese!

Dem walke us up righ away toute suite
 Lookin' for somet'ing more to eat,
 Makin' me t'ink of dem long leg crane
 Soon as dey swaller, dey start again,
 I wonder your stomach don't get no pain,
 Leetle Bateese!

But see heem now lyin' dere in bed,
 Look at de arm onderneat' hees head;
 If he grow lak' dat till he's twenty year
 I bet he 'll be stronger dan Louis Cyr,

An' boat all de voyageurs leevin' here,
 Leetle Bateese!

Jus' feel de muscle along hees back,
 Won't beev' heem moche bodder for carry pack
 On de long portage, any size canoe,
 Dere 's not many t'ing dat boy won't do
 For he 's got double-joint on hees body too,
 Leetle Bateese!

But leetle Bateese! please don't forget
 We rader you're stayin' de small boy yet,
 So chase de chicken an' mak' dem scare
 An' do w'at you lak' wit' your ole gran'père,
 For w'en you're beeg feller he won't be dere—
 Leetle Bateese!

Le personnage le plus important de la paroisse ca-
 nadienne est le curé; il est souvent à la fois, le pas-
 teur des âmes, l'arbitre des différends temporels, l'a-
 viseur légal (comme l'on dit ici), et même, le méde-
 cin et le Président du cercle agricole.

Son dévouement est à la hauteur de la tâche, et,
 la plupart du temps, il remplit ses multiples fonc-
 tions à la satisfaction générale.

Drummond ne pouvait donc l'oublier :

LE CURE DE CALUMET

Dere's no voyageur on de reever never ronne hees canoe d'ecorce
 T'roo de roar an' de rush of de rapide w'ere it jomp lak' a beeg w'ite
 [horse,

Dere's no hunter man on de prairie never wear w'at you call racquette
 Can beat leetle Fader O'Hara, le Curé de Calumette.

Hees fader is full-blooded Irish, an' hees moder is pure Canayenne,
 Not often dat stock go togedder, but she's fine combination, ma frien',
 For de Irish he's full of de devil, an' de French dey got savoir faire,
 Dat's mak' it de very good balance, an' tak' you mos' ev'ry w'ere.

But dere's wan t'ing de Cure won't stan' it; mak' fomme on de Irlandais,
 An' of course on de French we say not'ing, cas de parish she's all
 [Canayenne
 Den you see on account of de moder, he can't spik hese'f very muche,
 So de ole joke she's all out of fashion, an' wan of dem t'ing we don't
 [touch.

Well! wan of dat kin' is de Cure, but w'en he 're comin' our place
 De peep' on de parish all w'isper, "How young he was look on hees face,
 Too bad if de wedder she keel heem de first tam he got leetle wet
 An' de bishop might sen' beeger Curé, for it's purty tough place,
 [Calumette."

Ha! ha! how I wish I was dere, me, w'en he go on de mission call
 On de shaintee camp way up de reever, drivin' hees own cariole,
 An' he meet blaggar' feller been drinkin' jus' enough mak' heem ack
 [lak' fou,

Joe Vadebonceur, dey was call heem, an' he's purty beeg feller, too!
 Mebbe Joe he don't know it's de Cure, so he's hollerin' "Get out de way,
 Il you don't geev' me whole of de roads de, sapree! you go off on de
 [sleigh,"

But de Curé he never say not'ing, jus' poule on de line leetle bit,
 An' w'en Joe try for kip heem his promise, hees nose it get badly hit.

Maudit! he was strong leetle Curé an' he go for Jo-seph on masse
 An' w'en he is mak' it de finish, poor Joe isn't feel it first class,
 So nex' tam de Cure hees goin' for visit de shaintee encore
 Of course he mak' beeges' mission nevec see on dat place before.

An' he know more, I'm sure, dan de lawyer, an' dere's many poor
 [habitant
 Is glad for see Fader O'Hara, an' ax w'at he t'ink of de law

W'en dey get leetle trouf wit' each oder, an' don't know, de bes'
[t'ing to do.
Dat's makin' dem save plaintee monee, an' mak' de good neighbor, too.

But w'en we fine out how he paddle till canoe she was nearly fly,
An' travel racquette on de winter, w'en snow-dreef is pilin' up high,
For visit some poor man or woman dat's wa tin' de message of peace,
An' get dem prepare for de journey, we're proud on de leetle pries'!

O, many dark night w'en de chil'ren is put away safe on de bed,
An' mesef an' ma femme mebbe sittin' an' watchin' de small curly head,
We hear somet'ing else dan de roar of de tonder, de win' an' de rain,
So w're bote passin' out on de doorway an' lissen an' lissen again.

An' it's lonesome for see beeg cloud sweepin' across de sky,
An' lonesome for hear de win' cryin' lak' somebody's goin' to die,
But de soun' away down de valley, creepin' aroun' de hill,
All de tam gettin' closer, dat'a de soun' mak de heart stan' still.

It's de bell of de leetle Curé, de music of deat' we hear,
Along de black road ringin', an' soon it was comin' near,
Wan minute de face of de Curé we see by de lantern light
An' he's gone from us jus' like a shadder into de stormy night.

An' de buggy rush down de hillside an' over de bridge below,
W'ere creek ronne so high on de spring-tam, w'en mountain t'row
[off de snow,
An' so long as we hegr heem goin' we kneel on de floor an' pray
Dat God will look after de Curé, an' de poor soul dat's passin' away-

I dunno if he need our prayer, but we geev it heem jus' de sam'.
For w'en a man's doin' hees duty lak de Cure de all de tam,
Never min' all de t'ing may happen, no matter he's riche or poor,
Le Bon Dieu was up on de heaven will look out for dat man, I'm sure.

I'm only poor habitant farmer, an' mebbe know nothin' at all,
But dere's wan t'ing I'm always wishin' an' dat's w'en I got de call
For travel de far-away journey, ev'ry man on de worl' mus' go,
He'll be wit' me de leetle Curé fore I'm leffen' dis place below.

For I know I'll be feel more easy if he's sittin' dere by de bed,
An' he'll geev me de good-bye message an' place hees han' on my head,
Den I'll hol', if he'll only let me, dat han' till de las' las' breat'.
An' bless leetle Fakler O'Hara, de Curé de Calumette.

(A suivre)

Pierre Lorraine

Mon ami Meurtrier

(Les petits chefs-d'œuvre)

I

Il fut un temps où j'étais employé dans un ministère.

Tous les jours, de dix à quatre heures, je devenais le prisonnier volontaire d'un triste bureau tapissé de cartons jaunis, où régnait toujours une écœurante odeur de vieux papiers. Là, je déjeunais de fromage d'Italie et de pommes que je faisais cuire à la bouche du poêle, je lisais le journal jusqu'aux annonces, je rimais des vers ignorés, et j'expédiais même les affaires de l'Etat, afin de toucher, à la fin du mois, une somme, qui me permettait strictement de ne pas mourir de faim.

Or, c'est d'un des compagnons de captivité que j'eus à cette époque que je me souviens aujourd'hui.

Il s'appelait Achille Meurtrier, et, certainement, par son aspect terrible et sa haute taille, il était à peu près digne de ce nom. C'était un grand diable de garçon, d'une quarantaine d'années, sans trop de poitrail ni d'épaules, mais qui s'habillait, pour s'étoffer, de feutres à larges bords, de jaquettes amples et courtes, de vastes pantalons à carreaux et de crava-

tes sang-de-bœuf sous un col à la d'hui, languissant et maladif, et, par Colin. Il portait toute sa barbe, conséquent, très enthousiaste de cette ses cheveux en brosse, déjà gris aux énergie physique qui me faisait défaut. tempes, et il était très fier d'avoir du poil sur les mains.

L'unique prétention de Meurtrier— d'ailleurs le plus doux et le meilleur des camarades — était de jouir d'une constitution athlétique, de posséder les biceps d'un discobole et, comme il le disait lui-même, de ne pas connaître sa force. Il ne faisait pas un geste, même dans l'exercice de sa paisible profession, qui n'eût pour objet de convaincre les spectateurs de sa prodigieuse vigueur. Quand il devait prendre dans le casier un carton à peu près vide, il s'avancait vers le rayon avec la démarche lourde et ramassée d'un porte-faix, saisissait solidement le carton d'une main crispée et le portait, à bras tendu, jusqu'à la table voisine, avec une torsion d'épaules et un froncement de sourcils dignes de Milon le Crotoniate. Il poussait même si loin cette manie qu'il ne déployait pas moins d'efforts apparents pour soulever les objets les plus légers, et un jour qu'il tenait de la main droite la corbeille aux vieux papiers, je le vis étendre horizontalement son bras gauche, comme pour faire contrepoids à ce fardeau épouvantable.

Je dois dire que cet être robuste m'inspirait un profond respect : car j'étais alors, encore plus qu'aujourd-

et par conséquent, très enthousiaste de cette énergie physique qui me faisait défaut.

Les conversations de Meurtrier n'étaient pas de nature à diminuer l'admiration qu'il m'inspirait.

L'été surtout, le lundi matin, — quand nous nous retrouvions au bureau après le congé dominical, il ne tarissait pas en récits d'actions violentes et de coups de force. Après avoir ôté son feutre, son habit et son gilet, et s'être essuyé le front du revers de sa manche de chemise, — pour affirmer son tempérament sanguin et congestionné, — il plongeait profondément ses mains dans les poches de son pantalon, et debout près de moi, dans une attitude superbe d'aplomb et de solidité, il commençait un monologue dans le goût de celui-ci :

— Quel dimanche! mon cher. Il n'y a vraiment pas de fatigue qui puisse me mettre à la côte. Songez donc c'était hier la régata à Joinville-le-Pont... A six heures du matin, rendez-vous à Bercy, aux "Marronniers", pour toute l'équipe du "Marsouin"... Et déjà un soleil!... On prend le vin blanc, on se colle en tricot rayé et en pantalon de coutil, on empoigne l'aviron et, hardi! une... deux... une... deux... jusqu'à Joinville... Là, une pleine eau avant de déjeuner, n'est-ce pas? Vite en ca-

leçon, un saut par-dessus bord, et gare la bombe ! Moi, quand j'ai tiré ma coupe, j'ai tout de suite un appétit d'enfer ! Bon, j'attrape le bateau d'une main et je dis au barreur : "—Charpentier, passe-moi le jambonneau..." Un temps, trois mouvements, je décroste !... "—Charpentier, passe-moi le bidon d'eau-de-vie." Deux gorgées, et je le sèche !... Et encore quelques brassées pour la digestion...

La description continuait ainsi, éblouissante, homérique.

C'était l'heure de la régates. Il était midi, le soleil tombait à pic. Les canots s'alignaient sur la rivière pétillant d'étincelles, en face de la tente pavoisée de joyeuses banderoles. On voyait, sur la berge, le maire avec son écharpe, la gendarmerie en buffleteries jaunes, et un fourmillement de toilettes d'été, d'ombrelles ouvertes et de chapeaux de paille. Poum ! on tirait le pétard du signal. Le "Marsouin" filait comme une périssoire, arrivait bon premier et gagnait l'"objet d'art". Et pas fatigués. On achevait le tour de Marne et l'on revenait dîner à Créteil. Qu'il faisait frais à la nuit tombée, sous l'obscur tonnelle constellée de pipes allumées, où les papillons nocturnes venaient se brûler à la flamme de l'omelette au kirsch ! A la fin du dessert, servi dans des assiettes à sujets, on entendait un appel de piston venant du bal Willis. En place pour la contredanse ! Mais déjà une équipe rivale, vaincue le matin même, avait accaparé les plus jolies blanchisseuses. Batailles et c'était des dents cassées, des yeux pochés, des crocs-en-jambe et des coups de tête dans l'estomac, enfin tout un poème d'enthousiasme physique, joie tapageuse et de santé débordante, sans parler du retour, à minuit, par les gares encombrées, avec les femmes qu'on hisse sur les wagons, les amis séparés qui s'appellent d'un bout du train à l'autre, et les sonneurs de trompe sur l'impériale.

Et les soirées de mon étonnant camarade n'étaient pas moins remplies que ses dimanches. Des luttes à main plate, dans la baraque de toile, aux rouges lueurs des torches, entre lui, quarts d'heure, l'omnibus à moitié

simple amateur, et Dubois, l'Homme-Canon, en personne, — des chasses aux rats, près des bouches d'égouts, avec des terriers féroces comme des tigres, — des rencontres sanglantes, la nuit, dans les quartiers décriés, avec des mauvais gars et des "mangeurs de nez", — étaient les plus insignifiants épisodes de sa vie nocturne. Encore n'osé-je pas rappeler d'autres prouesses, d'un caractère plus intime, devant lesquelles — comme on disait autrefois en style noble — la plume la moins timorée reculerait d'horreur.

Si pénible que soit l'aveu d'un mauvais sentiment, je dois convenir que mon admiration pour Meurtrier n'était pas exempte de regret et d'amertume. Peut-être même s'y mêlait-il un peu d'envie, mais jamais le récit de ses plus merveilleux exploits n'avait éveillé en moi le moindre soupçon d'incrédulité, et Achille Meurtrier avait tout doucement pris place parmi les héros et les demi-dieux, entre Roland et Pirithoüs.

II

A cette époque, j'étais déjà un grand batteur de banlieue et j'occupais l'oisiveté de mes soirées d'été par des promenades solitaires dans ces régions lointaines, aussi inconnues aux Parisiens du Boulevard que le pays des Caraïbes, et dont je devais essayer, plus tard, de dire en vers le charme mélancolique.

Un soir de juillet, chaud et poudreux, : l'heure où les premiers becs de gaz éclatent dans les brumes du crépuscule, je revenais à pas lents du fond de Vaugirard, par une de ces longues et tristes rues de faubourg que bordent des maisons d'inégale hauteur, dont les portiers et les portières, en bras de chemise et en camisole, sont assis sur le seuil et s'imaginent prendre le frais. Presque aucun passant, sinon, de distance en distance, un maçon blanc de plâtre, un sergent de ville, un enfant portant un pain de quatre livres plus gros que lui, ou une fillette pressée, en bonnet et en waterproof, le sac de cuir sur le bras. Et puis, tous les

vide, revenant à son point de départ, au trot de ses chevaux fatigués.

Tout en butant parfois sur le pavé, — car alors le trottoir d'asphalte était un luxe ignoré dans ces parages, — je descendais la rue en goûtant toutes les petites et douces joies du flâneur. Tantôt je m'arrêtais devant un terrain vague, regardant à travers les mauvaises planches de l'enclos, s'éteindre dans un ciel verdâtre les suprêmes rougeurs du couchant derrière la silhouette noire des tuyaux de fabrique ; tantôt, par un seul coup d'œil jeté à la fenêtre ouverte d'un rez-de-chaussée, je surprénais quelque scène d'intérieur, pittoresque et familière : — ici, une belle gaillarde de blanchisseuse approchant de sa joue son fer à repasser ; — là, des ouvriers attablés et fumant dans la salle basse d'un cabaret, tandis que, debout devant eux, un vieux bohème aux longs cheveux gris faisait vibrer dans sa chanson le mot : "Liberté !" et s'accompagnait sur une guitare couleur bouillon gras. Des Chardin, des Van Ostade.

Tout à coup, je m'arrêtais.

Un de ces tableaux intimes, soudain aperçu, avait plus vivement séduit mon regard d'observateur par sa bonhomie bourgeoise et charmante.

Elle avait l'air si heureux et si calme, dans son petit salon fané, cette bonne vieille dame en robe noire et en bonnet de veuve, plongée au fond de sa bergère de velours d'Utrecht verdâtre et abandonnant paisiblement ses mains jointes sur ses genoux. Tout, autour d'elle, était ancien et modeste, et devait avoir été conservé moins par sage économie que par religion des souvenirs, depuis le temps de sa lune de miel avec le monsieur au teint coloré, en habit à la Goethe et en gilet à fleurs, de qui le pastel ovale ornait la muraille. Les deux flambeaux allumés sur la cheminée permettaient de distinguer chacun des détails surannés du mobilier, depuis la pendule que surmontait une pêche artificielle en marbre peint, jusqu'au piano droit, de forme abolie, sur lequel jadis, jeune femme en manches à gigot et coiffée à la grecque, elle

avait joué sans doute les airs de Romagnesi.

Bien certainement, une pauvre enfant unique et bien-aimée, restée dans le célibat par tendresse filiale, veillait pieusement sur les dernières années de la veuve. C'était elle — j'en étais sûr — qui avait si douillettement installé là sa bonne mère, qui lui avait mis ce coussin sous les pieds, qui avait approché d'elle ce petit guéridon en marqueterie et qui y avait posé ce plateau et ces deux tasses ; et je m'attendais déjà à voir entrer, apportant le café du soir, la douce et calme fille qui devait être vêtue de deuil comme la vieille dame et lui ressembler beaucoup.

Absorbé par la contemplation d'une scène aussi sympathique et par le plaisir d'imaginer cet humble poème, je restais donc immobile à quelques pas de la fenêtre ouverte, certain de n'être pas remarqué dans la rue déjà obscure, lorsque je vis s'ouvrir



“ La Réflexion mûrit la pensée ”

Pour vos Prescriptions

Des assistants d'expérience et un laboratoire bien aménagé dans chacune de nos trois pharmacies vous assurent leur bonne préparation.

Pour Accessoires de Pharmacies

Nous avons les dernières nouveautés, tels que Limes pour les ongles, Houppes, Articles en cuir, boîtes de toilette, etc., etc.

Parfumerie et Chocolats

Les Parfums les plus nouveaux, comme d'habitude se trouvent à la pharmacie de Henri Lanctôt, angle des rues St-Denis et Sainte-Catherine ; Bonbons, Chocolats de McConkey, de Lowney, en boîtes ordinaires et de fantaisie pour les fêtes.

Henri Lanctôt

Trois Pharmacies :

529 rue Ste-Catherine, coin de St-Denis.

820 rue St-Laurent, coin Prince Arthur.

447 rue St-Laurent, près De Montigny.

une porte au fond du salon démodé et apparaître brusquement — oh ! qu'il était loin de ma pensée alors !

— mon camarade Meurtrier lui-même, le formidable héros des joutes sur la rivière et des luttes foraines.

Un doute rapide me traversa l'esprit. Je sentis que j'étais sur le point de découvrir un mystère.

C'était bien lui ! Sa terrible main velue tenait une mignonne cafetière d'argent, et il était accompagné d'un caniche qui embarrassait sa marche, — un brave et classique caniche, le caniche de tous les aveugles à clarinette, le caniche du “Convoy du Pauvre”, de Vigneron, le caniche tondu en lion, avec des manchettes de poil aux quatre pattes et de copieuses moustaches blanches, comme un général du Gymnase.

— Maman, dit le géant d'une voix inoffensivement douce, voici le café. Je crois que tu le trouveras bon, ce soir. L'eau était bouillante, et je l'ai versée goutte à goutte.

— Merci, répondit la vieille dame, en roulant sa bergère vers le guéridon avec un empressement sénile, merci, mon petit Achille. Feu ton cher père disait souvent que je n'avais pas ma rivale pour passer le café... Il était si indulgent et si bon, le pauvre homme !... Mais je commence à croire que tu t'en acquittes encore mieux que moi...

En ce moment, et tandis que Meurtrier versait la liqueur chaude avec le geste délicat d'une demoiselle à marier, le caniche, excité sans doute par le sucrier découvert, posa ses deux pattes de devant sur les genoux de sa maîtresse.

— A bas ! Médor, s'écria-t-elle avec une indignation pleine de bienveillance. A-t-on jamais vu un animal aussi inconvenant ?... Voyons, monsieur, vous savez fort bien que votre maître n'oublie jamais de vous donner le fond de sa tasse... Tenez-vous tranquille un instant, si c'est possible... A propos, reprit la veuve en s'adressant à son fils, tu as fait sortir cette pauvre bête, n'est-ce pas !

— Bien sûr, maman, répondit-il avec un son de voix presque enfantin. Je viens d'aller à la crèmerie chercher ton lait pour demain matin. J'ai mis à Médor sa laisse et son collier, et je l'ai emmené avec moi.

— Et a-t-il bien fait toutes ses petites affaires ?

— Sois sans crainte. Il n'a plus besoin de rien.

Et, rassuré sur ce point important d'hygiène canine, la bonne dame dégusta voluptueusement son café, entre son fils et son chien, qui la regardaient tous deux avec un attendrissement inexprimable.

Assurément, il était superflu d'en voir et d'en entendre davantage, et j'avais déjà deviné quelle vie de famille paisible, étroite, pure et résignée, mon camarade Meurtrier dissimulait sous ces gasconnades chimériques. Mais le spectacle que me fournissait le hasard était si comique et si touchant à la fois, que je ne résistai pas au plaisir d'en jouir encore quelques minutes, et cette indiscretion me suffit pour apprendre toute la vérité.

Oui, ce type de viveur vulgaire, qui semblait échappé d'un roman de Paul de Kock, ce tireur de savate, ce despote d'estaminet et de guinguette, accomplissait simplement, courageusement, dans ce pauvre intérieur de banlieue, les sublimes devoirs d'une œuvre de charité. Ce canotier intrépide n'avait guerre fait de plus longs voyages que de conduire sa mère à la messe et aux vêpres, tous les dimanches. Ce professeur de billard ne savait jouer qu'au bésique. Ce dresseur de bouledogues subissait l'esclavage d'un caniche. Ce “Mauvais-Philibert” était une Antigone.

III

Le lendemain matin, en arrivant au bureau, je demandai à mon camarade l'emploi de sa soirée de la veille, et il m'improvisa aussitôt, sans la moindre hésitation, une histoire de rencontre sinistre, à deux heures du matin, sur le boulevard d'Enfer, où il avait assommé d'un seul coup de poing, avec son pouce passé dans l'anneau de sa clef, un épouvantable rôdeur de barrières.

Je l'écoutai en souriant presque ironiquement et je songeai à le confondre ; mais — me souvenant enfin combien est respectable une vertu qui se cache, même sous un ridicule, je lui frappai amicalement l'épaule et je lui dis, avec conviction :

— Meurtrier, vous êtes un héros !

CONCOURS de POPULARITE

Pour le recrutement des Abonnés

En vue d'importants changements proposés au "Journal de Française", nous avons décidé d'organiser un concours ouvert à tous.

Le "Journal de Française" n'a reculé devant aucun sacrifice ; et, comme on le pourra constater par la liste des prix, ce concours est le plus remarquable qu'aucune revue au monde n'ait encore organisé.

Notre seul but étant d'augmenter la circulation du journal, nous avons renoncé aux bénéfices immédiats que retirent d'ordinaire les organisateurs de tels concours, ce qui nous permet d'offrir des primes d'une valeur considérable et d'un nombre illimité.

1er PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 250 nouveaux abonnements annuels) :

Un Voyage en Europe

De Montréal à Paris et retour. Trois semaines à Paris ; pension payée dans un hôtel de premier ordre pour messieurs et dans une excellente pension privée pour dames. Des détails seront fournis à ceux qui en désireront.

2ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 150 nouveaux abonnements annuels) :

Un Piano de \$300.00

fabrique Bachman, boîte en magnifique noyer noir, clavier en riche ivoire (action à répétition) exposé aux magasins de pianos, de notre jeune et populaire marchand d'instruments de musique, M. Ed. Archambault, 312 rue Sainte-Catherine-E.

OU BIEN :

Un trousseau complet de jeune fille ou dame, confectionné dans l'une des plus grandes maisons parisiennes, et comprenant :

- 1 Douzaine mouchoirs blancs, toile de Cholet pur fil ;
- 1 Douzaine mouchoirs blancs, batiste pur fil, ourlets à jours initiale brodée ;
- 3 Chemises jour shirting, feston main ;
- 3 Chemises jour shirting, broderie mécanique ;
- 3 Chemises jour nansouk, forme bébé, dentelle fil ;
- 3 Chemises jour nansouk, broderie main ;
- 3 Chemises jour nansouk, petits plis et dentelle fil ;
- 3 Chemises jour nansouk, dentelle et ronds incrustés ;
- 3 Chemises jour nansouk, incrustation broderie et imitation Valenciennes ;
- 1 Chemise pour bal, épaulette ruban ;

- 3 Pantalons nansouk, forme droite, dentelle fil ;
- 3 Pantalons shirting, forme droite, broderie main ;
- 3 Pantalons nansouk, dentelle et ronds incrustés ;
- 3 Pantalons nansouk, incrustation broderie et imitation Valenciennes ;
- 2 Cache-corsets nansouk, garnis imitation Valenciennes ;
- 2 Cache-corsets shirting, garnis imitation Valenciennes ;
- 2 Cache-corsets, garnis broderie main.
- 2 Chemises de nuit shirting feston ;
- 2 Chemises de nuit nansouk, col et broderie mécanique ;
- 1 Chemise de nuit nansouk, décolleté carré, dentelle fil ;
- 1 Petit jupon shirting avec feston.
- 1 Jupon costume, avec volant garni dentelle.
- 1 Jupon costume, volant et entre-deux dentelle.
- 12 Paires de Bas coton noir grand teint.
- 6 Paires Bas fil noir, mailles 1-2 fines.
- 6 Paires Bas fil, bottes jours.
- 1 Paire de Bas fil blanc.
- 1 Corset batiste brochée.
- 1 Corset coutil soie, broché.

Ce trousseau est estimé à une valeur d'au moins mille francs.

3ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront, 75 nouveaux abonnements annuels) :

UN PHONOGRAPHE PATHÉ

L'appareil comprend :

- Une boîte vernie système à charnières ;
- Un bras acoustique ;
- Un grand pavillon fleur recourbé ;
- Un reproducteur à saphir inusable pour disques Pathé.

Ce phonographe fonctionne sans aiguille ; se remonte en marche et peut jouer indifféremment des disques de toutes dimensions.

Le bras acoustique améliore les sons et les rend plus moëlleux et plus agréables à l'oreille sans en diminuer l'intensité ; il permet en outre de diriger l'ouverture du pavillon dans toutes les directions sans déplacer l'appareil.

De plus : une douzaine de disques qu'on pourra choisir dans le répertoire Pathé, au bureau du "Journal de Française", seront donnés à tous les gagnants du 3ième prix.

4ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 50 nouveaux abonnements annuels) :

MONTRE POUR MONSIEUR

boîtier en or massif (garanti à 14 carats), sans couvercle, mouvement de 17 pierres (rubis) ; spirale Bréguet ; régulateur breveté, ajusté.

OU BIEN :

Montre de Dame, boîtier en or massif (garanti à 14 carats), avec couvercle enrichi d'une étoile et

d'un croissant de diamants. Mêmes spirales et régulateurs que plus haut.

Chacune de ces montres a une valeur de \$60.00. On pourra les voir dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 287, rue Sainte-Catherine-Est.

5ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 35 nouveaux abonnements annuels):

Un magnifique pupitre avec combinaison de bibliothèque. Ce meuble superbe est en chêne (Early English) du plus beau grain. Les vitres de la petite bibliothèque sont en verres colorés enchâssés dans le plomb. Le tout forme un meuble de luxe très désirable.

6ième PRIX, (décerné à toutes les personnes qui recruteront 20 nouveaux abonnements annuels):

Un Bracelet en or massif (garanti à 14 carats), orné d'une rivière de perles.

OU BIEN :

Un autre bracelet en or massif (garanti à 14 carats), avec fermoir d'un dessin modern style, incrusté de perles.

Ces bracelets sont évalués chacun à \$25.00. Exposés dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 287, rue Sainte-Catherine-Est.

OU BIEN :

Une magnifique canne en ébène véritable, avec massive poignée en or, (garanti à 14 carats), artistiquement gravée.

Cette canne, estimée à \$25.00, est exposée dans la vitrine de l'établissement T. Théo. Valiquette, 259 rue Sainte-Catherine Est.

7ième PRIX, (à toutes les personnes qui recruteront 10 nouveaux abonnés annuels):

Un réticule en peau de crocodile, avec initiale en argent massif.

8ième PRIX, (à toutes les personnes qui recruteront 5 nouveaux abonnés annuels):

Une broche en vieil argent

Une épingle de cravate, **OU BIEN**

Une pendule de fantaisie,

Un chapelet en nacre de perle monté en argent.

N. B. — Tous les prix de notre concours sont garantis par les maisons qui les fournissent.

CE CONCOURS, OUVERT DEPUIS LE 7 DECEMBRE, NE SE TERMINERA QUE LE 1er MAI 1908.

Tous ceux qui prendront part au concours auront donc tout le temps voulu pour travailler au recrutement des abonnés.

Afin d'éviter tout retard dans le service du journal aux nouveaux abonnés, ceux qui se chargeront de les recueillir voudront bien faire parvenir au "Journal de Françoise", ces noms, au fur et à mesure qu'ils les prendront. Ils sont priés d'y joindre la date à laquelle les abonnements devront commencer.

Chaque personne aura sa liste spéciale où seront inscrits les noms des abonnés qu'elle nous aura fournis.

A la fermeture du concours, nous publierons, aussitôt que possible, la liste des heureux gagnants. Sur réception des noms et de l'argent, un reçu, où sera inscrit le nombre des abonnés, sera envoyé.

Les gagnants recevront immédiatement leurs prix sur réception du total de leurs abonnements.

Le nombre de chacun des prix est illimité: Ainsi, toute personne qui rapportera 250, 150, 75, 50, 35, 20, 10 et 5 abonnements nouveaux, aura droit à un 1er, 2ième, 3ième, 4ième, 5ième, 6ième, 7ième, ou 8ième prix.

Le prix de l'abonnement annuel est de \$2.00.

LE JOURNAL DE FRANCOISE,

80, rue Saint-Gabriel, Montréal.

Notes sur la Mode

La robe élégante se fait longue devant et avec une petite traîne derrière: Le corsage ouvre sur une chemisette en dentelle ou en tissu léger. Les manches sont très larges et dans le genre Kimono.

Mais qu'on ne s'y laisse pas trop prendre cependant; bientôt les manches seront aussi serrées qu'elles sont larges actuellement.

Quant à la longueur de la manche, elle sera aux trois quarts. Quelques-unes même allongent le tissu jusqu'au milieu de la main. Ceci est affaire de goût. On peut donc la porter

ou très longue ou trois quarts seulement, ce qui vaut mieux quand on a un joli bras rond.

Les glands sont à la mode.

Les contrastes de velours et de drap sont charmants et de bon ton.

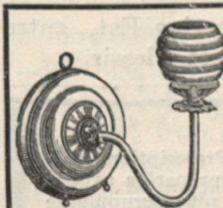
Les formes princesses sient aux femmes grandes et minces; la robe demi-empire remonte sa ligne naturelle jusque dans le dos. Il y a aussi la robe demi-princesse.

Cigarette.

La Reine des Eaux purgatives, c'est **L'EAU PURGATIVE DE RIGA.** En vente partout, 25 cents la bouteille

JEAN DESHAYES, Graphologue
1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga.

La vraie fête des femmes, serait d'aller faire une visite à Mille-Fleurs, Salon de Modes. Il y reste encore des modèles de chapeaux enviables à se procurer.



La Veilleuse en Nickel

Montreal BEAUTY

Toute une nuit d'éclairage pour un quart de cent, sans odeur ni fumée.

Prix: 90c.; par la Poste, 10c. de plus.

L.-J.-A. SURVEYER,

52 BOULEVARD ST-LAURENT, - MONTREAL

Recettes Faciles

HUITRES FRITES. — Lavez les huitres et asséchez-les bien, mettez-les dans des miettes de biscuits cassés très fin ; tenez prête une lèchefrite dans laquelle vous mettez beaucoup de beurre, faites-les chauffer jusqu'à ce qu'il soit tout à fait chaud, ce qui empêche les huitres de coller au fond. Faites frire jusqu'à ce qu'elles deviennent bien jaunes et tournez-les alors. Vous trouverez que le beurre les sale suffisamment.

GATEAU MERVEILLEUX A LA "FARINE MARGE". — Ajoutez une livre de "Farine Marge", autant de sucre en poudre et autant de beurre, que vous faites fondre, huit œufs, 1-2 livre de raisin de Malaga épépinés, quelques raisins de Corinthe, une once de cédrat et un verre à liqueur de rhum ; mélangez bien le tout ensemble. Beurrez votre moule et faite cuire à petit feu.

Les tables les plus élégantes réservent la place d'honneur aux "Biscuits Pernot".

Ils sont également consommés dans les intérieurs les plus modestes, avec toutes les qualités qui ont fait leur universelle réputation.

Mme Pageau, établit lentement mais sûrement sa réputation de bonne modiste. On commence à l'aller trouver dans son atelier et quand une fois on y est allée on est sûre d'y retourner plusieurs fois.

Les prix y sont fort accommodants, surtout en cette fin de saison où il y a de grandes réductions sur tout et de tout. Allez faire une visite à

Mme PAGEAU,

769, rue Sainte-Catherine Est, entre les rues Panet et Plessis

MESDAMES

Confiez-nous vos Prescriptions médicales. Elles seront préparées avec le plus grand soin et la plus scrupuleuse exactitude et avec des produits supérieurs.

Livré avec célérité dans toutes les parties de la ville.

Drogues et produits chimiques purs, articles divers pour malades, objets de pansement, articles en caoutchouc, verrerie, irrigateurs, bassins thermomètres, etc.

Pharmacie LAURENCE,

Coin des Rues St-Denis et Ontario, Montréal.

Le Mariage au Parapluie

(A Françoise, je dédie cette Nouvelle)

MARIE DUCLOS DE MERU.

(Suite)

Claire adorait la musique. Muette et recueillie, elle avait savouré ces mélodies, sœurs des mélancoliques refrains qui tantôt chantaient dans son âme et tantôt y pleuraient. Les applaudissements frénétiques de l'assemblée l'arrachèrent assez brutalement à son extase. Elle se leva sur un signe de sa vieille amie, pour aller donner l'ordre aux domestiques de passer les rafraîchissements, et vint près de la jeune artiste pour la féliciter et la remercier de l'exquise sensation que son talent lui avait procurée.

— Comme vous devez être heureuse de pouvoir exprimer, grâce à votre âme, tout ce que vous avez dans l'âme.

— Oh! non, pas tout!... dit la jeune fille. Il y a des sentiments si intimes qu'on ne saurait les traduire en public.

Claire lui tendit la main.

— Je suis sûre que vous êtes de celles qui sont mieux inspirées en petit comité que sous le feu des lustres.

— C'est vrai! avoua la musicienne. Et surtout devant certaines personnes que je sais capables de me comprendre...

Son regard ému et brillant disait visiblement à Claire.

— Vous devez être de celles-là.

— Eh bien! dit Mlle d'Erondel, voulez-vous venir me voir?... Je suis un peu musicienne, moi aussi... vous m'apprendrez à... oh! pas à jouer comme vous... mais à traduire mes impressions... Voulez-vous?...

— Bien volontiers, mademoiselle. Je suis sûre que vous serez ma plus intelligente élève.

— Surtout, je serai la plus docile... et la plus reconnaissante aussi.

La jeune fille comprit toute la délicatesse de l'offre qui lui était faite. A la suite de Mlle d'Erondel, les jeunes filles de l'aristocratie briançonnaise se feraient inscrire chez le nouveau professeur. Il n'en faut parfois pas davantage pour déterminer la fortune d'un artiste.

Pendant qu'elles causaient ainsi, un certain remue ménage s'opérait autour d'elles. Quelqu'un avait prononcé le mot de danse et tout de suite, la bonne Madame de Montglas avait appelé les domestiques. On relevait le tapis et les couples s'organisaient.

— Oh! je me range, en ce cas! dit Claire.

— Vous ne dansez pas, mademoiselle? demanda la pianiste étonnée.

Claire montra sa robe sombre.

— Je ne danse plus!... non... dit-elle, sérieuse. Elles se dirigèrent vers un petit salon à l'écart. Comme elles allaient y entrer, un jeune homme invita l'artiste qui partit au bras de ce danseur et Claire demeura seule. Elle alla s'asseoir sur un pouf près de la cheminée, regardant passer les couples tourbillonnants devant l'ouverture de son retrait. Un jeune homme était debout près du chambranle. La marquise passa, gagnant un abri contre la fougue des danseurs.

— Comment! vous ne dansez pas? demanda-t-elle au jeune homme.

— Oh! Madame, je m'instruis en ce moment.

— Comment ça?...

— Oui... je regarde M. de Jaulieu et je prends de lui une leçon d'élégance d'après nature. Vous savez... ce sont les meilleures.

Claire ramenée à la préoccupation habituelle songea tout à coup :

— Cette fois, voici le moment de fixer mon choix. Si je ne trouve pas, ce soir, autant y renoncer.

Et—à chaque danseuse qui passait, surtout de l'embarras que ce tête à tête causait à cette délicieuse créature qui s'appelait Claire d'Erondel. C'est pour cela même qu'il se hâta de l'entirer. Tout franchement il demanda :

—Celle-là?... non... Celle-ci?... non encore... Ah! voyons... Jeanne de Beautaillis?...eh! bien! non! et non!

Elle était toute à sa mission, examinant en pensée, rapide comme l'éclair, les mérites et les démérites des passantes, et un demi sourire montait à ses lèvres lorsque l'une de ces passantes était la danseuse de M. de Jaulieu.

—S'il se doutait de ma prétention de lui choisir une femme, il rirait bien, sans doute.

Une sorte de rêverie planait sur elle. La vue de ces groupes tourbillonnants finissait par l'hypnotiser.

—Je vais m'endormir... songea-t-elle.

Juste à ce moment, la marquise parut au bras du lieutenant de Jaulieu. Ils entrèrent dans le petit salon.

—Merci, mon enfant... Ces dames m'étourdissent. Je vais rentrer chez moi un instant... Viens! Clairette!... Seule?... que faites-vous là, mignonne?...

—Bonne amie, je me repose et je philosophe! répondit-elle, tandis que M. de Jaulieu la saluait très bas.

—Les philosophes sont chauves d'ordinaire! dit la marquise en riant. Cela nous change.

Elle donna en passant une petite tape amicale sur l'épaule de la jeune fille qui s'était levée en disant :

—Voulez-vous que je vous accompagne, bonne amie?...

—Non... je vous remercie, Clairette. Merci aussi; mon ami... dit-elle à Armand. Je vous laisse avec Mlle d'Erondel... la seule jeune fille à qui l'on ne fasse pas la cour... acheva-t-elle.

Après cette flèche du Parthe, elle laissa les deux jeunes gens en face l'un de l'autre et si embarrassés qu'ils n'osaient même pas se regarder.

V

Ce fut Armand qui rompit le silence. C'était si extraordinaire ce tête à tête soudain et imprévu, qu'un peu de mauvaise humeur lui était venue contre la vénérable dame qui le lui infligeait. Il lui en voulait

—Vous moquez-vous, mademoiselle?...

—Oh! pas le moins du monde. Je vous répète que madame de Montglas qui s'intéresse à vous depuis ce fameux dimanche de verglas où vous lui servîtes de guide sur le pavé glissant du parvis, m'a prié instamment de vous choisir une fiancée parmi mes amies.

—Est-ce vrai, Mademoiselle, ce que dit la marquise ?

—Que dit-elle? interrogea Claire qui, pourtant avait parfaitement entendu.

—Que... qu'on ne vous fait point la cour?... répéta-t-il, hardiment, au risque de déplaire.

—Je pense que vous savez pourquoi, Monsieur, répondit la jeune fille.

—Oui...je sais que vous portez un deuil très cruel... que depuis des années, vous vivez le plus possible dans la solitude, et si j'ai pu m'en étonner, je n'ai pu qu'admirer la constante fidélité de ce souvenir donné à un mort.

Elle fit un geste de la main, comme pour dire :

—Epargnez-moi tout compliment... Armand reprit :

— Voyons, mademoiselle, voulez-vous me donner, puisque vous ne dansez pas et que je prends un peu de répit... Voulez-vous, dis-je, me donner les quelques minutes que d'autres accordent à la danse?

—En un mot, Monsieur, vous me proposez de causer quelques instants avec vous? demanda Claire qui avait repris toute sa sérénité d'esprit.

—Précisément, mademoiselle.

—Eh! bien! j'y consens... dit-elle avec un peu de malice. Puisqu'aussi bien, madame de Montglas a dit vrai et qu'on n'a pas la ressource de me faire la cour... Au moins, je ne suis pas compromettante, moi!

—Qu'en savez-vous? dit-il en la forçant à prendre place sur le petit canapé, et en s'installant près d'elle sur un fauteuil bas.

Elle ne répondit pas tout d'abord. Mais comme Armand gardait le silence, elle reprit :

—La preuve que je ne le suis pas compromettante, c'est que ma vénérable amie m'a chargée d'une mission de confiance à votre sujet.

—A mon sujet? quoi donc?

—Comment!... vous ignorez que je suis à peu près chargée de vous chercher une femme.

—Vous moquez-vous, mademoiselle?...

—Oh! pas le moins du monde. Je vous répète que madame de Montglas qui s'intéresse à vous depuis ce fameux dimanche de verglas où vous lui servîtes de guide sur le pavé glissant du parvis, m'a prié instamment de vous choisir une fiancée parmi mes amies.

—Et... demanda-t-il, amusé, peut-on savoir sur laquelle de ces demoiselles s'est fixé votre choix ?

—C'est peut-être un peu indiscret...

—Pourquoi donc? Un peu plus tôt ou un peu plus tard, ne faut-il pas que je sache...

—Oui... mais... c'est que... je n'ai pas trouvé... oh! pas encore!... se reprit-elle un peu confuse.

—Ah!... je respire! dit Armand en riant

—Ah! mon Dieu comme vous m'étonnez!... Car Madame de Montglas a eu beau m'affirmer que vous ne l'aviez point chargée de vous trouver une femme, je pensais que vous étiez au moins consentant... Si vraiment vous ne vous en souciez pas... à quoi bon toute la peine que je prends? C'est en pure perte en vérité !

—En pure perte, oui, mademoiselle. Et... savez-vous pourquoi ?

—Oh! s'il y a un pourquoi!

—C'est que j'ai déjà... laissé mon cœur et cela, malheureusement, par une charmante jeune fille qui... ne voudra, certes, pas de moi.

Claire eut une petite exclamation.

—Est-il indiscret de vous demander si je connais cette charmante jeune fille et... et si... je peux vous servir en la circonstance?

—Décidément, Mademoiselle, vous tenez à accomplir votre mission.

—Puisque je l'ai acceptée... un peu inconsidérément peut-être... n'est-ce pas mon devoir?...

—Eh! bien oui, mademoiselle, vous connaissez celle que j'aime... mais je suis, hélas! trop certain que vous ne consentirez pas à vous faire mon avocate auprès d'elle.

—Pourquoi non?

—Mais... parce que vous êtes ennemie du mariage.

—Vous voyez bien que non, Monsieur, puisque j'ai tenté de m'occuper du vôtre.

—Uniquement pour faire plaisir à votre... à notre vénérable amie! recitiffia Armand.

—J'en conviens, mais cela prouve qu'elle ne m'en croyait pas tellement ennemie puisqu'elle me confiait la plus délicate de toutes les missions de ce monde, celle d'assortir deux cœurs capables de se comprendre et de s'aimer.

—En quoi, malgré toute sa sagesse et toute son expérience, notre vénérable amie faisait fausse route comme un petit enfant. Car avant de vous infliger la peine d'une pareille mission et l'embarras d'un choix aussi difficile que hasardeux, elle eut mieux fait de s'informer de l'état des choses.

—Mais aussi, Monsieur, pourquoi ne pas lui avoir fait vos confidences?

—Parce qu'il y a des choses qu'on ne dit qu'à certaines heures et à certaines personnes.

—Dois-je croire que nous touchons à l'heure fatidique et que je sois la personne née pour recueillir ces confidences?

—Rien ne s'y oppose, mademoiselle, si vous y consentez.

—Soit! j'y consens... Ce rôle de confidente complète évidemment le premier. Vous disiez donc que je connais celle que vous aimez. Est-ce bien cela?

—Oui, mademoiselle. Et j'ai ajouté que malgré votre offre généreuse de m'aider, j'étais trop certain que jamais vous ne consentiriez à être mon avocate auprès d'elle.

—En quoi vous vous trompiez, probablement.

Armand secoua la tête en signe de doute. ↓

—Voyons... on peut toujours essayer. Voulez-vous me nommer celle... celle qui...

—Je m'en garderai bien.

—Il faut donc que je tâche de deviner.. Ce ne doit pas être bien difficile, du moment que je la connais. Elle est de notre monde, c'est de toute évidence, n'est-ce pas?...

Armand inclina le front pour dire "oui"?

—Blonde?... bien cela. Je devine au premier mot. Noble?... riche?...

—Cela, je n'en sais rien, mais cela m'est égal. Je n'aime pas une dot mais une jeune fille...

—Charmante, vous l'avez dit. Et ici, une question : charmante veut-il dire jolie?

—Charmante et jolie, oui! Et bonne, et sérieuse, et intelligente... Tenez, mademoiselle Claire, elle vous ressemble comme une adorable sœur jumelle.

—Ah! mon Dieu!... murmura-t-elle avec un involontaire et imperceptible mouvement de recul.

—Mais comme vous n'avez pas de sœur jumelle et que vous ne voulez pas qu'on vous aime...

—Monsieur... oh! monsieur!...

—Vous voyez bien... dit-il, navré. J'avais raison de dire que vous ne seriez jamais mon avocate.

—Mais monsieur, c'est un piège...

—Oh! mademoiselle! c'est alors le piège éternel, celui que l'amour dresse sous les pas de tout être humain portant un cœur dans sa poitrine.... Hélas! je m'y suis pris et je ne peux plus m'en défaire, si vous ne m'aidez pas... Claire! Claire! pourquoi refusez-vous de me comprendre?... Il ne faut pas jouer avec ces choses, chère enfant!

—Taisez-vous... taisez-vous! murmura-t-elle. Vous savez bien que je ne puis plus aimer... que mon cœur est mort...

—Non, Claire, les cœurs ne meurent pas... pas pour cela, du moins... la mort, la triste mort peut les frapper, les faire saigner... ils rêvent quand même... Claire, ne sentez-vous pas votre jeunesse protester contre cet éternel veuvage que vous avez voulu garder?... parce que le malheur vous a frôlée de son aile noire, faut-il qu'à tout jamais touté joie vous soit interdite?... Et par qui? ... par vous-même?... Pourquoi regarder toujours l'abîme quand le ciel est beau sur nos têtes?... Est-ce que la nature, notre mère à tous, ne rajeunit pas sans cesse?... est-ce qu'après les durs hivers ne fleurissent pas les printemps? La fleur qui sourit ne fait pas oublier celle qui mourut à l'automne, elle la ressuscite, au contraire. Dites, dites, chère âme, en vous interrogeant ne comprenez-vous pas que malgré vous, vous êtes complice de mon amour pour vous!... Et même, voyez... vous n'avez pas pu que Dieu me destine?... N'est-ce pas que nulle autre que vous n'est celle que Dieu me destine?... N'est-ce pas

que notre mariage était écrit au ciel?

Une sorte d'éclair illumina la conscience de Claire. C'était bien vrai, pourtant qu'en fouillant sa mémoire, elle n'avait pu réussir à fixer son choix sur qui que ce soit qu'elle jugeât digne de ce charmant Armand de Jaulieu?... Involontairement, elle avait désirée pour celle-là toutes les qualités affectives qu'elle sentait en elle. Mais alors, elle l'aimait donc? Était-ce possible, une pareille chose? Claire en demeurait comme étourdie, ne comprenant plus rien, ne se comprenant plus elle-même.

Comme elle demeurait indécise, troublée jusqu'au fond de l'âme, la porte de la chambre de la douairière se r'ouvrit. Un sourire malicieux monta aux lèvres de la bonne dame devant le tableau qui s'offrait à elle: Claire, ses deux mains dans celles d'Armand, s'interrogeant jusqu'au fond de sa conscience et n'osant répondre... Alors, elle marcha vers le couple, posa sa main sur les cheveux de sa favorite et dit bonnement :

—Allons! embrassez-vous, mes enfants.

Armand n'eut garde de se le faire redire. Il attira à lui Claire qui ne résistait plus. Et lorsqu'ils échangèrent le baiser des fiançailles, la vénérable dame dit avec un sourire qui illumina son fin visage couronné de la neige des ans :

—A la bonne heure! Savez-vous comment nous appellerons ce mariage?

Devant leurs yeux étonnés, elle explique sa pensée :

—“Le mariage au parapluie!” Voilà!

—Ah! chère Madame!... C'est donc vous qui avez tout conduit? s'exclama Armand en s'inclinant sur la petite main ridée qu'il baisa comme au vieux temps.

La marquise leva l'index de son autre main vers le ciel :

—Dieu d'abord, mon enfant... moi ensuite!... acheva-t-elle. Chut! ne dites rien... Vous me remercierez plus tard et votre bonheur sera la monnaie de ma peine.

FIN

Deux regards, deux pensées qui se cherchent à travers l'espace finissent toujours par se rencontrer.—Lamartine.

LE CAFE QUI STIMULE AGREABLEMENT



QUI dissipe la fatigue, éveille les idées, chasse la tristesse.

Le Café de Madame Huot

Pur, Fort, à l'Arôme exquis.

C'est le Café favori de tous les vrais amateurs de BON CAFE.

Il s'en est bu plus d'un million et demi de tasses : n'est-ce pas là un témoignage indiscutable en faveur de sa haute qualité. Demandez-le à votre fournisseur.

40c. la Boîte. 2 Boîtes pour 75c.

LA CIE E. D. MARCEAU, LIMITEE, Thés, Cafés, Epices, Vinaigres en Gros
281-285 rue SAINT-PAUL, MONTREAL, Canada.

Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V., 27e édition, 1 vol. in-12.....	0.88
LETTRES DU P. DIDON à un ami, 1 vol. in-12.....	0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon, 1 vol. in-12.	0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon, 1 vol. in-12.....	0.88
LA FOI ET LE DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine, Carême de 1892, par le P. Didon, 1 vol. in-12.....	0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré.....	0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1 vol. in-12.....	0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - Montréal

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,
DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, b9.05 a.m., a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.45 a.m., a10.10 a.m., c8.55 a.m., b4.00 p.m., a9.40 p.m., a10.10 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., b4.30 p.m., d7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., d7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, a9.40 p.m.
WINNIPEG-VANCOUVER, a10.10 p.m.
WINNIPEG-CALGARY, a10.10 a.m., a10.10 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, b8.55 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m., b4.30 p.m., a11.30 p.m.
SHAWINIGAN FALLS, b2.00 p.m.
OTTAWA, b8.20 a.m., b5.45 p.m.
JOLIETTE, b8.00 a.m., b8.55 a.m., b5.00 p.m.
ST-GABRIEL, b8.55 a.m., b5.00 p.m.
STE-AGATHE, b8.45 a.m., c9.15 a.m., (i) 1.30 p.m., b4.45 p.m.
NOMININGUE, R8.45 a.m., c9.15 a.m., b4.45 p.m.

(a) Quotidien. (b) Quotidien, excepté les dimanches. (c) Dimanche seulement. (d) Quotidien, excepté le samedi. (i) Samedi seulement. (R) Lundi, mercredi et samedi.

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue Saint-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

BILLET DE PASSAGE SUR STEAMERS

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section de nombre pair des terrains de la Puissance au Manitoba, ou des provinces du Nord-Ouest, excepté les lots 8 et 26, non réservés, pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans, sur un espace d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être faite personnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent. Néanmoins, une entrée par procuration peut-être faite dans certaines conditions par le père, mère, fils, fille, frère ou sœur du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le colon a feu et lieu sur la ferme qu'il possède, d'une étendue de pas moins de 80 acres dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte quant à la résidence, pourront être remplies par le fait de résider sur ledit terrain. Un co-propriétaire en terrain ne sera pas tenu à cette formalité.

(3) Si le père — ou la mère, si le père est décédé — de toute personne, qui est éligible pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du terrain entré pour ladite personne comme homestead, les conditions de cet acte, quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront être remplies par le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

(4) Le mot "voisinage" des deux précédents paragraphes, veut dire, pas plus de neuf milles en ligne directe, exclusivement des largeurs allouées aux routes croissantes dans l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses devoirs de résident en concordance avec les articles ci-dessus, pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appartenant, devra notifier l'Agent du district de cette intention.

Avant de demander des lettres patentes le colon devra donner un avis de six mois en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Intérieur.

B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

A vingt ans, les femmes considèrent l'amour comme un mal qui fait plaisir, jusqu'au triste moment où elles sont obligées d'avouer que c'est un plaisir qui fait mal.—X.

Le Tabac Bruyere

Connaissez-vous le merveilleux

TABAC BRUYERE

Il chasse les idées noires le

TABAC BRUYERE

Il inspire nos hommes d'Etat, le

TABAC BRUYERE

Il fait rimer les poètes, le

TABAC BRUYERE

Il rend lucides les hommes d'affaires, le

TABAC BRUYERE

Il fait rêver aux jolies femmes, le

TABAC BRUYERE

Il rend aimable et doux le

TABAC BRUYERE

On ne casse jamais sa pipe avec le

TABAC BRUYERE

o o o

H. P. BRUYERE,

1040 Boulevard Saint-Laurent,
MONTREAL.

LUNETTES ET LORGNONS



Ajustés à votre vue. L'examen et l'essai sont garantis. Salon privé à votre disposition.

SATISFACTION GARANTIE

H. SENECAL

Bijoutier et Opticien.

599 Ste-Catherine, 2e porte rue Montcalm.

Droit au but

Quand on souffre de la Gorge, des Bronches ou des Poumons, il faut des remèdes agissant sur la gorge, les bronches ou les poumons.

Capsules Crésobène

ANTISEPTIQUES ET VOLATILES

agissent sur la GORGE, s'introduisent directement dans les BRONCHES, pénètrent jusque dans les plus intimes recoins des poumons. Les

Capsules Cresobène vont droit au but

et sans avoir besoin d'encombrer l'estomac ou d'empoisonner l'organisme, elles guérissent ou préviennent toujours les Maux de Gorge, Enrouements, Rhume, Grippe, Influenza, Bronchites, etc.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES. PRIX : 50c. LE FLACON.

Dépôt général : Pharmacie Décacy, coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, Montréal.

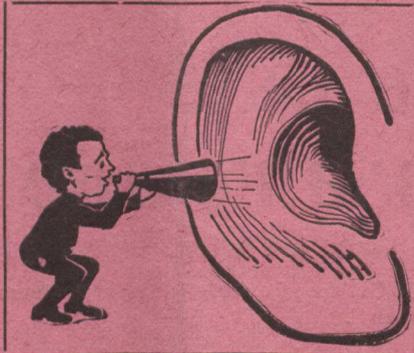
Voulez-vous



Voulez-vous, pour les Fêtes, des MEUBLES de salle à manger, élégants et durables?

Voulez-vous des meubles de toutes sortes, de tous genres, dans les bois les meilleurs, les plus beaux et aux prix les plus bas?

Allez chez



Voulez-vous



Voulez-vous pour les Fêtes des

LITS EN FER et
EN CUIVRE,
LITERIE,
TAPIS TURCS,
RIDEAUX, etc.

Allez chez

RENAUD, KING & PATTERSON,

Coin des Rues Sainte-Catherine et Guy,

MONTREAL

Ecoles du Soir !

Les Ecoles Gratuites du Soir, sous le contrôle du gouvernement, sont ouvertes à Montréal et à Québec, du 1er Octobre au 1er Mars, chaque année. On y enseigne le Français, l'Anglais, le Calcul, l'Ecriture et la Comptabilité.

MONTREAL et BANLIEUE

Les écoles sont sous la direction de M. J.-H. BERGERON,
119 Rue Mentana.

QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé T. G. ROULEAU, Principal de l'Ecole Normale Laval.

Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution du sens auditif :- :- :- :-

ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun autre agent ; il réveille les organes depuis longtemps inertes. Grand succès et triomphe sur toute la ligne pour l'instrument le Sourmalin. :- :-

En vente aux principales pharmacies

Les Habits Elegants " Fashion-Craft " Pour les hommes de bon gout.

LES tailleurs " Fashion-Craft " ont l'habileté de donner à leurs habits une note, un cachet particulier.

DANS les habits " Fashion-Craft " il y a une coupe pour chaque taille différente une mode pour chaque genre.

C'EST pour cette raison que tous les hommes grands ou courts, gros ou petits peuvent se procurer des habits chacun selon son goût et parfaitement ajustés à sa taille, ce qui donne à chacun une apparence individuelle et de bon goût.



LES MAGASINS

"Fashion-Craft"

231 Rue St-Jacques,
470 Rue Ste-Catherine-Ouest,
471 Rue Ste Catherine-Est,
178 Rue St-Jean, QUEBEC.

Les amitiés sérieuses formées loin de la dissipation et du mouvement purement mondain sont puissantes et enfoncent leurs racines au plus profond de l'âme.
Z. Fleuriot.